Corinne Rossari (ed), *Le discours: les unités, les relations, les marqueurs. Quels développements? Quelles perspectives?*

Chiara Preite

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/28363>

DOI : 10.4000/studifrancesi.28363

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2006

Pagination : 656-657

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Chiara Preite, « Corinne Rossari (ed), *Le discours: les unités, les relations, les marqueurs. Quels développements? Quelles perspectives?* », *Studi Francesi* [En ligne], 150 (L | III) | 2006, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 08 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/28363> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.28363>

Ce document a été généré automatiquement le 8 novembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Corinne Rossari (ed), *Le discours: les unités, les relations, les marqueurs. Quels développements? Quelles perspectives?*

Chiara Preite

RÉFÉRENCE

Corinne ROSSARI (ed), *Le discours: les unités, les relations, les marqueurs. Quels développements? Quelles perspectives?*, «Travaux de Linguistique française», 49, 2004/2, pp. 173.

- 1 Dans ce deuxième volume, les contributions se regroupent autour de trois noyaux: unités, relations et marqueurs. Tout en étant liées à l'organisation du discours, ces notions apportent un éclairage sur des questions de syntaxe et de sémantique.
- 2 Eddy ROULET, *Les relations de discours rhétoriques et praxéologiques dans la description des propriétés des constituants parenthétiques*, pp. 9-17. Dans cet article, l'auteur montre que la prise en compte des relations praxéologiques permet de décrire le rôle des constituants non langagiers du discours ainsi que les relations qui s'instaurent entre les échanges d'une interaction mais aussi dans les discours écrits monologiques ne comportant pas de constituants non verbaux. En outre, la notion de relation praxéologique permet d'expliquer le rôle des constituants parenthétiques qui résistait à une analyse syntaxique ou textuelle. Selon Roulet, la description d'un échange doit être enrichie par la prise en considération de la structure praxéologique de l'interaction qui repose sur des constituants et sur des relations illocutoires et interactives: le couplage entre la structure textuelle et la structure praxéologique permet d'obtenir un modèle opérationnel qui a l'avantage de décrire l'interaction et les insertions parenthétiques éventuelles de manière plus complète. Ensuite, l'article

montre que cette approche modulaire de l'organisation discursive permet de rendre compte de certaines propriétés des constituants parenthétiques, comme la subordination et l'interruption du discours, qui varient leur fonction selon l'entrée en jeu de relations praxéologiques ou encore de relations textuelles.

- 3 Martina DRESCHER, *Là tu te dis putain c'est souvent chaud. Jurons et hétérogénéité énonciative*, pp. 19-37. Dans cette contribution, qui se range dans le sillon des études concernant l'hétérogénéité énonciative, Drescher avance l'hypothèse que certains jurons tels que *merde, putain, mince*, etc. représentent un type particulier de marqueur de discours dont l'une des fonction est d'indiquer un changement de perspective énonciative. Selon l'auteur, ces formes se positionnent à mi-chemin entre l'accomplissement d'une fonction émotive ou affective et d'une fonction discursive. Ainsi, elles soulignent la dramatisation d'une narration et indiquent, en même temps, l'ouverture d'un type particulier de discours rapporté en style direct: l'«autocitation», à savoir la reprise des propos antérieurs du locuteur. Comme le montre le *corpus* composé d'interviews télévisées, ces éléments du français parlé apparaissent de préférence dans des contextes de narration: ils annoncent un discours direct – représenté par une autocitation – qui est explicité également par l'emploi de verbes de communication ainsi que de temps du passé. La fonction remplie par les jurons «routinisés» dans le balisage de l'hétérogénéité énonciative apparaît ainsi.
- 4 Maj-Britt MOSEGAARD HANSEN, *La polysémie de l'adverbe toujours*, pp. 39-55. Mosegaard Hansen propose une description sémantique de l'adverbe *toujours* qui possède un faisceau d'emplois différents dont le dénominateur commun reste leur nature syntaxique adverbiale. Cependant, du point de vue sémantique, ces emplois s'avèrent être vériconditionnels ou bien non-vériconditionnels, ces derniers pouvant être également de nature connective. L'auteur approche le lexème *toujours* sous un angle «polysémiste»: cette unité connaît plusieurs emplois (qui sont distincts au niveau de la *langue*, et non seulement de la *parole*) se laissant dériver de façon motivée d'autres emplois plus fondamentaux. Ainsi, la valeur temporelle est considérée comme le sens de base de *toujours* – car elle est historiquement première (du SN *tous jours*) et synchroniquement prototypique – dont dérivent les autres emplois (habituel, distributif, continuatif, modal et connectif) à travers certains processus de dérivation tels que la conventionnalisation d'inférences et la subjectification.
- 5 Béatrice LAMIROY, Michel CHAROLLES, *Des adverbes aux connecteurs: simplement, seulement, malheureusement, heureusement*, pp. 57-79. Lamiroy et Charolles montrent, à l'aide d'un *corpus* formé de 100 emplois de *simplement, seulement, malheureusement* et *heureusement* tirés de la presse actuelle, que ces adverbes en *-ment* se prêtent en français moderne à certains emplois où ils commutent occasionnellement avec *mais*. Par le biais d'une dizaine de tests syntaxiques, les auteurs prouvent que dans des contextes de type «oppositif» *simplement* et *seulement* se rapprochent plus de *mais* que *malheureusement* et *heureusement*. C'est-à-dire que *simplement* et encore plus *seulement* paraissent plus conjonctifs (sans être devenus des conjonctions à part entière) et donc plus lexicalisés que *malheureusement* et *heureusement*, qui demeurent également deux adverbes évaluatifs. Bien qu'à des degrés différents donc, l'emploi de ces adverbes en tant qu'adverbes de phrases est en train de se grammaticaliser: en effet, dans cette fonction connective ils ne renvoient pas à un segment référentiel lié à une manière d'agir ou à un prélèvement sur un ensemble, mais ils intègrent deux propositions avec valeur conjonctive.

- 6 Corinne ROSSARI, Florence LEFEUVRE, *Sans quoi: une procédure de justification a contratio purement anaphorique*, pp. 81-93. Rossari et Lefevre affirment que la mise en relation de deux énonciations (X et Y) par la locution prépositive *sans quoi* tend vers la justification qui va de l'énoncé introduit par une expression anaphorique à celui sur lequel elle s'ancre. En unissant les deux énoncés qui l'entourent, *sans quoi* prend comme antécédent l'état de choses évoqué en X et accommode une proposition hypothétique qui fonctionne comme antécédent à la proposition exprimée en Y. Le contenu de la proposition hypothétique Y est contraire à celui qui est exprimé en X. Le lien de dépendance qui unit la proposition exprimée en Y à son antécédent accommodé assure la possibilité de provoquer une lecture *a contrario* responsable du rapport de justification qui va de Y à X. En effet, cette lecture ne se réalise pas lorsque X évoque un état de choses constaté échappant à toute justification.

- 7 Marion CAREL, *Note sur l'abduction*, pp. 95-113. Dans cette note, Carel développe une remarque de Peirce, peu commentée par les linguistes, en réfléchissant sur la «bizarrie» qu'il voit derrière toute «hypothesis». Selon l'auteur, il paraît possible de distinguer trois formes d'heuristiques: les heuristiques absolus, notés «C abso A», dont la bizarrerie est indépendante de la suite du discours car elle se trouve à l'intérieur de C; les heuristiques relatifs, notés «C rel A», qui apparaissent avec la suite du discours, en évoquant la bizarrerie qu'il y aurait à «non A pourtant C»; et les heuristiques causaux, notés «C caus A», qui évoquent la bizarrerie qu'il y aurait à «C portant non A». Sur cette base, Carel a étudié les propriétés linguistiques propres à chacun de ces trois types d'abduction par le biais de la «théorie des blocs sémantiques» (TBS) qui admet deux formes d'argumentations élémentaires permettant de décrire tous les autres discours.

- 8 Elisa BENAVENT PAYÁ, GROUPE VALES.CO., *Un modèle d'unités discursives pour l'étude de la conversation familière*, pp. 115-131. Cet article présente un système d'unités pour l'étude du processus de l'interaction, qui a été élaboré à partir d'un corpus d'espagnol quotidien de plus de cent mille mots, transcrit suivant l'Analyse Conversationnelle. Après la présentation du fonctionnement du modèle – qui peut être appliqué à d'autres langues parlées – les auteurs proposent une distinction en deux niveaux de la structure conversationnelle: d'une part, le niveau structurel, où chaque contribution est hiérarchiquement et récursivement structurée en unités (*échange* et *dialogue*) et subunités (*acte* et *intervention*), et d'autre part, le niveau social, où l'on ne tient compte que des contributions acceptées par les autres interlocuteurs dans un ensemble de *tours de parole*. Ainsi, le *tour* et l'*alternance de tour* se dédoublent: l'*intervention* et l'*échange* se réalisent au niveau structurel, alors que le *tour* et l'*alternance de tours* se posent au niveau social. Les auteurs concluent que le changement d'émetteur est une condition nécessaire et suffisante pour définir l'*intervention*, tandis que ce changement est une condition nécessaire mais non suffisante pour définir le *tour*, qui nécessite la reconnaissance explicite de la part de l'interlocuteur.

- 9 Silvia ADLER, Maria ASNES, *Les compléments de degré en jusqu'à*, pp. 133-159. Cette contribution s'attache à l'examen des compléments de degré en *jusqu'à* qui paraissent peu étudiés par rapport aux compléments de temps et de lieu introduits par cette préposition. Adler et Asnes se penchent donc sur l'analyse des compléments de degré qui permettent de remarquer une digression dans la nature de la culmination, par rapport aux deux autres types de compléments. Deux questions sont traitées: d'une part, tout en constatant que les compléments de degré ne constituent pas une classe

homogène (ils se distinguent en fonction de la relation établie par *jusqu'à* entre les éléments à gauche et à droite), les auteurs s'interrogent sur la nature du degré d'intensité introduit par *jusqu'à*, qui est absent dans les compléments de lieu et de temps. D'autre part, ils examinent le rôle des compléments de degré en *jusqu'à* dans la structuration de l'aspect: comme les bornes qu'ils imposent sont de type intensionnel, ils ne peuvent pas provoquer de variation aspectuelle.